

cerises

ROUGE, AIGRE-DOUX - N° 222 - VENDREDI 13 JUIN 2014

LA CANAILLE DU FAUBOURG

Son ennemi, le monde de la finance ?
Elle est bien Boone, celle-là ! ●

AGENDA MILITANT

→ 16 juin

Saint-Denis [Continuer d'abolir le chômage](#)

→ 17 juin

Paris [Démocratie et enjeux
techno-scientifiques : quels enjeux
pour un progrès réel](#)

→ 20 juin

Saint-Julien en Saint-Alban [La Coopérative](#)

→ 21 juin

Paris [Séminaire Communisme : Salariat /
Transformation de la société](#)

À LIRE SUR communistesunitaires.net

→ **Débat général**

[Comment agir en politique et faire mûrir
de l'alternative ?](#) Roger Martelli

→ **Monde**

[La Bolivie et Cuba s'unissent
contre la mafia de l'industrie pharmaceutique](#)
[Dossier "situation en Ukraine"](#), Ensemble !

→ **Culture**

[Football, sport des peuples...](#)

→ **Nouvelle force politique**

[Ensemble !, bulletin n°4](#)

Ceci n'est pas le combat des intermittents !

Non ! Le mouvement, qui monte un peu plus chaque jour, est d'abord celui des artistes, des techniciens et de tous les salariés de la culture. L'intermittence est le nom d'un régime d'indemnisation du chômage. Elle ne dit rien des métiers qui sont en premières lignes. C'est une lutte d'image, de récit, de communication qui s'est installée petit à petit dans notre pays. C'est le combat entre le récit de chômeurs "privilégiés" et le récit d'une profession unie autour d'une contre proposition et plaidant pour la solidarité interprofessionnelle.

Pourtant ce que nous découvrons, c'est une profession à bout de souffle, parfois divisée et souvent plurielle. Cette lutte catalyse un sentiment profond de manque de respect, de dédain pour le travail de chacun. Un manque de respect pour une proposition du Comité de suivi qui a su rassembler, depuis 2003, tout un secteur (employeurs, salariés, élus, etc.). Cette proposition n'a pas même été étudiée lors des "négociations". Colère aussi face aux nombreux reniements du Président Hollande qui avait promis de « *sanctuariser le budget de la Culture* » et « *une réforme juste du régime de l'intermittence* ». Deux ans plus tard, c'est l'austérité et le programme du Medef qui semblent faire boussole. Nous voyons donc apparaître dans ce mouvement, bien différent de celui de 2003, pas mal de déçus de François Hollande et même de proches soutiens parmi les directeurs de lieux et de festivals. Si bien qu'on se demande chaque jour combien de temps le gouvernement pourra tenir.

Ce combat doit permettre de clarifier les flux économiques dans la profession et de remettre les annexes 8 et 10 à leur place : une indemnisation de la discontinuité de l'emploi. L'intermittence n'est pas une aide à la création et si elle l'est, c'est par défaut de financement public de la culture. Les compagnies indépendantes, les lieux de proximité et tous ceux qui font vivre une présence artistique sur les territoires doivent permettre par leur lutte de stopper cette réforme injuste et inutile, et d'ouvrir en grand le débat d'une réorientation des politiques publiques de la culture.

Ce n'est pas le combat des intermittents, c'est celui de ceux qui rêvent d'un monde où l'art ne serait plus une simple pratique de "classe dominante" ou un bien de consommation comme un autre, mais serait un levier d'émancipations en chaîne pour toute la société.



● Laurent Eyraud-Chaume

L'homme peut-il prendre son destin en mains ?

En ces temps de doute et de frilosité, le philosophe Bernard Vasseur invite à une réflexion fondamentale et à inscrire l'action d'aujourd'hui sur la longue durée. Il affirme avec force qu'il est possible de s'émanciper.



À la surprise générale, ma réponse à la question "L'homme

peut-il

prendre son destin en mains ?" sera OUI, précisément, parce qu'à la différence des autres espèces animales, l'être humain a des mains ! Je commencerai donc en considérant les choses de loin, par un salut à la formule du grand pré-historien André Leroi-Gourhan, auteur d'un très beau livre intitulé *Le geste et la parole* : « *L'Homme a commencé par les pieds.* » Je l'explique en deux mots : l'Homme a commencé par la station droite qui libère la main des contraintes de la locomotion, ce qui va lui permettre de construire et de manier des outils, et qui modifie aussi le mode de suspension de la tête, où va pouvoir se couler dans le crâne un cerveau équipé pour le langage. Voilà la

chose en deux mots et sur plusieurs millénaires : le pied libère la main et permet la parole chez un être social. Prendre son destin en mains, c'est possible d'abord parce que l'Homme a des mains.

Émancipation ?

Parler d'émancipation, c'est supposer que l'homme, l'être humain, est à émanciper, c'est-à-dire qu'il ne l'est pas en naissant. Il commence par la servitude ou la soumission. De fait, nous commençons tous par l'enfance, comme le disait Descartes : « *Nous sommes enfants avant que d'être hommes.* » Enfant, c'est-à-dire ignorant et donc à instruire, à éduquer, à cultiver. Enfant, c'est-à-dire dépendant d'adultes qui nous élèvent et soumis à une autorité familiale.

La première fois qu'apparaît ce mot émancipation, c'est dans le Droit romain pour désigner la levée d'une main mise. C'est l'acte par lequel un fils de famille

est affranchi de la puissance paternelle, de l'autorité de tutelle des parents. On dirait, aujourd'hui, c'est l'acte par lequel il cesse d'être mineur et devient majeur, sujet de droit, responsable d'actions qu'il peut désormais accomplir en son nom.

Je passe sur des siècles sans m'arrêter, faute de temps, pour arriver au deuxième temps fort de l'émancipation, au XVIII^e siècle, le siècle des Lumières. En 1784, le philosophe Emmanuel Kant affronte cette question : "Qu'est-ce que les Lumières" ? Il répond : « *Les Lumières, c'est la sortie de l'Homme de sa minorité.* » Le passage de minorité à la majorité est l'émancipation, mais, cette fois, ce n'est pas tel jeune adulte dans telle société qui est concerné, qui sort de sa minorité d'enfant, c'est toute l'humanité elle-même, universellement, qui se libère intellectuellement. Je cite à nouveau Kant : « *Aie le courage de te servir de ton propre entendement,* ●●●

●●● *ose penser par toi-même.* » Voilà la devise des Lumières et Kant la proclame en faisant écho à un monde où, je le cite encore :

« *L'officier dit : ne raisonnez pas, exécutez !*

Le financier dit : ne raisonnez pas, payez !

Le prêtre dit : ne raisonnez pas, croyez ! »

Ainsi, l'émancipation humaine, désormais universellement conçue pour toute l'humanité, est une tâche historique. Et Kant reconnaît que le XVIII^e siècle n'est pas le siècle des Lumières mais un siècle en voie d'éclaircissement : ce n'est pas une lumière "plein pot", c'est une marche vers les Lumières. L'idée d'émancipation franchit là une deuxième étape décisive, avec l'idée d'émancipation universelle d'une humanité s'éloignant de sa minorité et d'une marche de l'humanité vers l'émancipation.

Le troisième moment intervient quelques décennies plus tard quand l'émancipation ne va plus seulement être pensée comme un processus intellectuel, mais comme sociale et individuelle à la fois, tout au long du XIX^e siècle. On va parler de l'émancipation des esclaves,

des juifs, des "nègres" des colonies, des femmes, des travailleurs... L'émancipation du travail fait son apparition au banquet communiste de Belleville en 1840. Désormais, l'émancipation devient une référence obligée pour désigner les entreprises de libération sociale, de libération humaine, de libération personnelle,

**Parler d'émancipation,
c'est supposer
que l'homme, l'être
humain, est à émanciper,
c'est-à-dire qu'il ne l'est
pas en naissant.
Il commence
par la servitude
ou la soumission. De fait,
nous commençons tous
par l'enfance.**

intellectuelle, etc. Le poète allemand Heinrich Eymmer, qui vivait à Paris, déclare, par exemple, vers les années 1840-1850 : « *Quelle est la grande tâche de notre temps ? C'est l'émancipation, non pas seulement celle des Irlandais, des Grecs, des juifs de Francfort, des Noirs*

des Indes occidentales et autres populations opprimées, mais bien l'émancipation du monde entier. Il viendra enfin ce temps où nous nous assoirons, réconciliés et égaux, à la même table. » Je souligne les derniers mots, réconciliés et égaux : réconciliés, ce qui signifie la fin des conflits, des violences et l'humanité réconciliée avec elle-même, dans son universalité ; et égaux, ce qui porte la grande idée de l'égalité.

Je viens de rappeler que le combat pour l'émancipation est très ancien, il date de l'Antiquité, bien avant la formation et l'utilisation du mot. Je dirai la même chose pour le mot communisme.

Communisme ?

On parle de s'émanciper du capitalisme. Pour moi, s'émanciper du capitalisme renvoie au communisme. Et je le tiens dans son contenu pour absolument identique à celui d'émancipation. Je vais tenter de m'en expliquer.

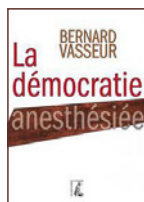
De quand "date" le communisme ? Certains répondent de Marx, en ce sens que le communisme est une doctrine de Marx. On citera sa célèbre formule : « *Le communisme est une association dans laquelle le libre développement* ●●●

●●● de chacun est la condition du libre développement de tous ». Remarquez au passage qu'au XX^e siècle, on a plutôt compris cette formule à l'envers, comme étant : la condition du libre développement de tous est la condition du libre développement de chacun, ce qui voulait dire que c'est la transformation de la société qui devait permettre des libérations individuelles. Si on lit la formule dans le bon ordre, alors on voit qu'il y a deux questions qui ne cessent de s'entremêler : la question de l'émancipation humaine et la question de la transformation sociale, l'individuel et le collectif vont ensemble. La transformation sociale et l'émancipation humaine doivent être pensées ensemble ! Or, je trouve qu'on privilégie actuellement, au sein de la gauche et même à la gauche de la gauche, la seule question de la

transformation sociale, en oubliant la question de l'émancipation individuelle.

Je reviens à mon problème : le communisme, invention de Marx ? Il est certain que Marx fut un militant et un penseur du communisme, mais, avant lui, il n'y avait pas rien ! On peut remonter à la Révolution française pour trouver du communisme. Si vous lisez le livre de Nicolas Rétif de la Bretonne *Monsieur Nicolas*, vous voyez qu'au cours d'une réunion du Club des Jacobins, son personnage se réclame du communisme ! Ou bien, prenons Babeuf : chez lui, il n'y a certes pas le mot communisme, mais il parle de communauté des biens et des travaux. Bien sûr, il ne s'agit pas pour moi de nier Marx et les penseurs les plus révolutionnaires de la Révolution française. Mais si on ne s'en tient pas à la présence du mot communisme, comme on ne s'en tenait pas à la présence du mot émancipation précédemment, on peut dire qu'il y a du communisme dans l'histoire humaine depuis bien plus de temps que cela, depuis des millénaires, depuis qu'il y a des sociétés organisées en États, c'est-à-dire plus précisément depuis qu'il y a des révoltes populaires contre l'État. Dès que les humains se sont dit : Nous en avons assez d'être traités en esclaves, exploités, méprisés, nous en avons assez d'être traités en marionnettes soumises à des marionnettistes, nous sommes des êtres humains, nous valons et nous méritons mieux que cela, autre chose.

Dès ce moment là, de mon point de vue, on peut dire qu'il y a du communisme, même si on le sait peu parce que l'histoire a toujours été écrite du point de vue des vainqueurs et que les communistes sans nom ont été vaincus et écrasés dans le sang. Quelques exemples ? Si je m'en tiens à notre ère culturelle, les Grecs ont inventé, il y a trois mille ans, le terme d'eunomie, qui renvoie à l'égalité de jouissance des biens de ce monde, et celui d'isonomie, qui évoque l'égalité de tous les citoyens devant la loi. Eh bien, c'était du communisme. Platon, un peu plus tard, dans son livre *La République*, considère que dès qu'il y a la propriété, c'est l'intérêt privé qui l'emporte sur le bien commun. Il discute de la division du travail, entre hommes et femmes, entre ceux qui travaillent, ceux qui sont obligés de travailler et ceux qui s'en dispensent, ou qui peuvent s'en dispenser. Il discute de la division entre travail intellectuel et travail manuel. Il discute de la famille : comment faire pour qu'elle ne soit pas un monde privé à part, clos sur lui-même ? Il discute de l'armée - comment faire pour que les guerriers ne prennent pas le pouvoir politique ? -, de la corruption des élites et des gouvernants. Platon n'est pas "communiste", mais il discute du communisme. Lui est pour un communisme radical, mais limité aux seuls gouvernants et aux seuls guerriers, en gros le plus haut de l'appareil d'État. Chacun voit bien que ces questions là - propriété, division du travail, ●●●



Philosophe, Bernard Vasseur a publié *La Démocratie anesthésiée. Essai sur le nouveau visage du politique*, éditions de l'atelier, 2011. Direc-

teur de la maison Elsa Triolet-Aragon, il est aussi l'auteur de plusieurs ouvrages consacrés aux arts (*Rodin, La ville et les artistes, Erro, Baselitz, Klagen...*) aux éditions Cercle d'Art.

●●● famille, communauté familiale, intérêt privé, biens communs, etc. - sont des questions que nous continuons à nous poser aujourd'hui, même si nous nous les posons dans un autre contexte.

Quelles sont les conséquences de ce que je viens d'affirmer ? Le communisme est une idée, non pas une idée émise par un individu précis, non pas une idée de Marx, ni une idée au sens d'une opinion, mais une idée parmi d'autres (je vais m'expliquer). C'est une idée née de la pratique humaine considérée sur le long terme, sur le temps de l'espèce humaine. Ce n'est pas moi qui le décrète, c'est l'histoire humaine qui le montre : le communisme est une idée au sens philosophique du terme.

L'idée de vérité est que la recherche de la vérité vaut mieux que l'erreur, les illusions, les dogmes, les croyances. Cette idée existe aussi depuis des millénaires : il vaut mieux chercher la vérité, ce qui conduit à l'établissement des sciences, qui ne possèdent pas d'emblée toute la vérité mais elles sont une quête, une recherche de vérité. C'est ainsi que nous ne sommes pas collés à ce que nous vivons, que nous ne sommes pas soumis à notre milieu : nous pouvons nous approprier notre milieu par la main et l'outil, ou par la connaissance et le langage. Autrement dit, nous pouvons connaître et transformer ce milieu dans lequel nous vivons, nous l'espèce humaine considérée universellement.

L'idée de justice est aussi une idée philosophique. L'idée de justice, c'est l'exigence, qui existe depuis des millénaires, que l'espèce humaine ne soit pas traitée comme un troupeau d'animaux avec des mâles dominants, des chiens, des prédateurs et des proies. C'est la recherche

**La transformation sociale et l'émancipation humaine doivent être pensées ensemble !
On privilégie actuellement, au sein de la gauche et même à la gauche de la gauche, la seule question de la transformation sociale, en oubliant la question de l'émancipation individuelle.**

d'un "nous" qui ne soit pas une simple collection de "je", en concurrence sauvage, mais qui soit au contraire un « nous » accueillant à l'idée d'hospitalité, d'amitié, de sociabilité, de socialisation. Tout cela se dit à chaque époque, dans une foule de mondes différents, mais l'idée est là, vivace, intense.

Je viens de parler de la justice, mais l'idée d'égalité aussi vient de très loin.

C'est l'idée d'une société humaine, composée de membres au même titre, qui ont la même humanité, qui sont aussi humains les uns que les autres. Nous sommes tous capables de chercher la vérité, nous sommes tous à égalité et l'égalité est un mode de vie qui convient à l'espèce humaine, c'est ce qui fait sa spécificité. Nous sommes tous capables, à égalité, nous sommes tous interpellés par l'idée d'égalité.

Je dirai de même que le communisme est une idée au sens philosophique du mot. J'évoquerai quatre traits pour expliquer en quoi il est une idée philosophique. Premièrement, le communisme n'est pas une chose naturelle, il ne naît pas de la nature, de l'ascendance animale des humains, mais du fait que l'espèce humaine n'est pas qu'animale, qu'elle n'est pas enfermée dans un destin biologique, limité par une expérience vitale, qu'elle ne pourrait qu'indéfiniment répéter dans le temps. Ainsi, il s'agit de produire une culture, c'est-à-dire d'inventer et de construire une réalité qui vient se surajouter à la nature. Cette réalité, la culture, qui n'existe nulle part dans la nature.

Deuxièmement, une idée au sens philosophique, c'est quelque chose qui n'est pas d'abord un contenu intellectuel, une simple représentation mentale, un peu comme « *une peinture muette sur un tableau* » (Spinoza). Une idée, c'est d'abord une énergie, un rayonnement, une force, une puissance ●●●

●●● d'invention d'une autre réalité que celle que nous subissons au présent et à laquelle les dominants ont toujours affirmé que nous étions inexorablement voués. Ainsi, la pensée est une forme de manifestation de la vie et l'idée, au sens philosophique, c'est la forme la plus haute de la pensée : elle manifeste la vie dans son intensité la plus haute. Autrement dit, le communisme, comme l'égalité, la justice, ce n'est pas d'abord une affaire d'intellectuels, de spécialistes des idées, de compétents, d'experts, même si, bien entendu, les intellectuels contribuent à la rigueur de l'idée, à son élaboration, à son partage. J'insiste sur ce point : une idée est une énergie, c'est-à-dire que ce n'est pas seulement une réaction à un présent insupportable, c'est une tension vers l'avenir.

Autrement dit, l'essentiel n'est pas critiquer le présent au nom de son caractère douloureux, invivable, révoltant, au sens où Durkheim avait dit : « *Le socialisme est un cri de douleur.* » Non, ce n'est pas seulement un cri de douleur, l'essentiel n'est pas une critique du capitalisme au nom du présent : l'essentiel est une critique de ce présent au nom d'un avenir différent. Marx a beaucoup insisté là-dessus. Par exemple au début du *Capital* (qui est sous-titré, on l'oublie toujours, *Critique de l'économie politique*), il écrit : « *Dans la mesure où cette critique représente une classe, elle ne représente que la classe qui a voca-*

tion à renverser le mode de production capitaliste et à abolir enfin les classes elles-mêmes, le prolétariat. » Autrement dit, une critique communiste, c'est une critique du présent au nom d'un avenir différent. Je prends un exemple simple, emprunté à Marx lui-même. Il ne s'agit pas seulement de critiquer le salaire au nom du fait qu'il est aujourd'hui trop bas,

**Le communisme
est une idée, non pas
une idée émise
par un individu précis,
mais une idée née de la
pratique. Ce n'est pas
moi qui le décrète,
c'est l'histoire humaine
qui le montre :
le communisme est
une idée au sens
philosophique du terme.**

qu'il est insuffisant. Il faut le faire au nom d'une critique communiste du capitalisme, c'est-à-dire au nom de l'abolition du salariat lui-même, qui n'est qu'une forme moderne et impersonnelle d'esclavage.

Troisièmement, l'idée communiste est "éternelle", comme toute idée. Cette expression peut paraître bizarre dans

la bouche d'un philosophe matérialiste. Elle fait penser au religieux. Il faut bien distinguer trois choses : éternel, immortel, perpétuel... ce n'est pas du tout la même chose !

L'immortel, c'est ce qui existe dans le temps, il y a un commencement mais il n'y a pas de fin, pas de mort. Le perpétuel, c'est ce qui est dans le temps, qui est soumis au temps mais qui n'a ni commencement, ni fin. L'éternel, c'est ce qui est hors du temps, qui résiste à l'usure du temps. L'idée communiste est éternelle en ce sens qu'elle est toujours là, même si l'époque, l'esprit de l'époque, conduit à penser que l'idée a disparu. Son apparence est qu'elle naît et renaît sans cesse, la vérité est qu'elle est toujours là et ce n'est pas moi qui le décrète - ce qui serait de peu de poids -, c'est l'histoire qui le montre et pas seulement celle d'aujourd'hui mais celle de toujours.

Quatrième point : le communisme est une idée parce qu'il s'inscrit d'emblée dans une perspective universelle. L'idée communiste est "universelle" en ce qu'elle concerne l'espèce humaine dans son entier. Ainsi, pourquoi Marx s'intéresse-t-il au prolétariat ? Est-ce pour des raisons affectives ? Il aimait bien les ouvriers. Est-ce pour des raisons sociologiques ? Le capitalisme rend les prolétaires malheureux, sans toit, sans droit, sans papiers. Est-ce pour des raisons économiques ? Les prolétaires ●●●

●●● aujourd'hui sont les chômeurs, les précaires... Est-ce pour des raisons partisanses ? Ils étaient membres de son parti... Mais je ne crois pas que ce soit pour ces raisons là. La vraie raison pour laquelle Marx s'intéresse au prolétariat, c'est une raison philosophique et qui touche à l'universel. Il s'y intéresse parce que le prolétariat est la classe particulière, à son époque - celle de la Révolution industrielle - qui porte et qui incarne un universel humain, c'est-à-dire, comme dit Marx, que le prolétaire veut prendre le pouvoir pour lui - comme cela a toujours été le cas dans les époques précédentes - mais il veut abolir la domination de classe ; en se libérant lui-même, il libère toute l'humanité et c'est une raison universelle qui le conduit, c'est l'idée d'universalité communiste.

Autrement dit, le communisme n'est pas la revanche sociale, il ne consiste pas à dire : avant c'étaient les nobles qui détenaient le pouvoir, qui dominaient les bourgeois, puis les bourgeois ont pris le pouvoir pour écraser les nobles et, maintenant, ils dominent les ouvriers... Nous, ce que nous voulons, c'est abolir ce type de domination, de succession, de revanche dans l'histoire. Le communisme est une perspective universelle.

Je voudrais brièvement vous montrer comment le capitalisme, lui, n'est pas une idée. Évidemment, on fait tout pour nous persuader qu'il innove sans cesse dans

les formes de production, les moyens de production, les goûts, les modes, etc. On fait tout pour nous convaincre qu'il a sans cesse des idées, qu'il est sans cesse réactif ; on nous répète toujours la même chose, à savoir que l'expérience que nous vivons est la seule possible et que nous devons apprendre à être heureux ainsi, à ne pas en demander davantage. Pourquoi ? Parce qu'il serait le seul

L'essentiel n'est pas de critiquer le présent au nom de son caractère douloureux, invivable, révoltant. L'essentiel n'est pas de faire une critique du capitalisme au nom du présent : c'est de faire une critique de ce présent au nom d'un avenir différent.

système conforme à la nature. Ainsi, le capitalisme ne se recommande pas de l'idée mais de la nature, c'est-à-dire des cycles naturels et de la morne répétition d'un destin.

Les économistes ont d'ailleurs fondé l'économie politique en affirmant que le capitalisme est dans la nature des choses. C'est une formule de Smith,

le fondateur de l'économie : « *Regardez, c'est la nature, les gros poissons mangent les petits.* » Plus près de nous, Madame Thatcher a prononcé son fameux *Tina* (« *There is no alternative* » : il n'y a pas d'alternative). Plus récemment, à l'UNESCO, Alain Minc a dit : « *Le marché est naturel comme la marée* », et Alain Madelin au Sénat : « *Les nouvelles technologies sont naturelles comme la gravitation universelle.* » Et Madame Parrot, tout récemment : « *Tout est précaire, l'amour est précaire, la vie est précaire ; pourquoi pas le travail ?* » Nous sommes bien totalement là à l'opposé de l'idée. Nous sommes plongés dans la nature, l'animalité, dans le troupeau. Eh bien, nous pouvons y échapper.

● **Intervention remise en forme par la rédaction de Cerises**

Conférence prononcée dans le cadre du séminaire "Communisme de nouvelle génération", à Montluçon, le 28 mars 2013. Ce séminaire est animé par un collectif (voir les annonces des séances sur www.comunistesunitaires.net, rubrique "Communisme"). Merci à Pierre Goldberg pour son aide à la publication de cette intervention.

Créer

A rebrousse poil des destinées
un matin, prendre un chemin
le trouver beau et escarpé
créer

prendre les mots
comme un sac de billes
au début, ne pas trop réfléchir
laisser aller le plaisir

prendre les rires
comme un carburant
cabotiner et recommencer
respirer en public

À rebrousse poil des destinées
grimper, descendre, se reposer
une draille sans fin
créer

prendre les silences
comme on offre un échange
ciseler les mots
pour ne pas se tromper

prendre les souvenirs,
les siens et ceux du voisin
ne pas gommer les endroits où ça frotte
ne pas oublier les rires du quotidien

À rebrousse poil des destinées
marcher semble parfois inutile
et pourtant...
créer

prendre les colères, les révoltes
comme un outil pour déplacer la terre
écouter le futur caché dans le présent
entre les rythmes stupides des pulsations modernes

prendre les rêves enfouis
les visibles aussi
les faire chanter
comme une semaine de 4 jeudis

À rebrousse poil des destinées
pas rentable, pas vendable
pas prévu au programme
créer

au bord de premières inattendues
comme un enfant
je joue

● **Laurent Eyraud-Chaume**

Nazim Hikmet, le chant de la fraternité



J'ai entendu, il y a quelques temps, un philosophe (que j'avais connu quand il était étudiant et militant), devenu désormais sage et célèbre, expliquer lors d'une conférence à la Pitié Salpêtrière que dans le triptyque républicain, la "liberté" était évidemment nécessaire, "l'égalité" souvent dangereuse, quant à la "fraternité", il n'était pas sûr qu'elle existât vraiment et qu'elle pût en tout cas servir de valeur collective. Le même (qui professe avec intelligence une forme moderne de la morale épicurienne) a écrit par ailleurs plusieurs ouvrages dans lesquels il expose la nécessité de se défaire de l'espérance, qui est vaine et va obligatoirement main dans la main avec la crainte¹.

À ce philosophe français d'aujourd'hui répond toute l'œuvre du philosophe allemand Ernst Bloch, l'auteur du *Principe Espérance*.

Par avance, le poète turc Nazim Hikmet, qui a passé plus de quinze ans en prison, lui répond aussi dans son poème "La grande Humanité" par ce simple vers qui résume une vie : « *On ne peut vivre sans espoir.* »²

L'espérance à la nostalgie mêlée est ce qui crée l'ambiance si forte et si prenante de toute la poésie de Nazim Hikmet.

« *Et tout en chantant la même grande chanson, la même chanson d'espoir
Je m'éloigne sans cesse des villes que j'aime, des femmes que j'aime
Et je porte leur nostalgie comme une plaie ouverte dans ma chair
et je m'approche de quelque part, je m'approche de quelque part...* »
(*Un étrange Voyage*)

Par ce mélange détonant de nostalgie et d'espérance Nazim Hikmet, qui est habituellement considéré comme celui qui a révolutionné la poésie turque au XX^e siècle en la faisant entrer dans la modernité, établit un pont entre la poésie d'Orient et celle d'Occident, entre le passé et le futur.

Dans les années vingt, il part faire des études à l'Université des peuples d'Orient, à Moscou, alors en pleine effervescence, et c'est à ce moment là qu'il rencontre Maïakovski et le futurisme.

À son retour, il est condamné pour agitation communiste dans l'armée et mis

en prison. Il y passera de longues années, dans l'attente d'une amnistie. La campagne internationale en sa faveur et la grève de la faim qu'il a engagée le feront finalement libérer, en 1950. Mais menacé d'être enrôlé dans l'armée, à 49 ans, et craignant de ne pas y survivre, il quitte clandestinement la Turquie dans un bateau et finit sa vie en exil, à Varsovie, Paris, Prague et surtout Moscou où il meurt en 1963.

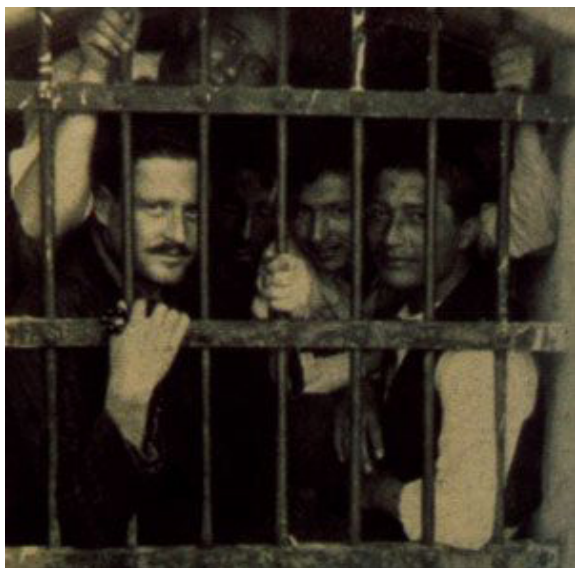
Nazim Hikmet Ran est né en 1901 à Salonique. Il est issu d'une famille aisée et cultivée. Son grand-père, Mehmet Pacha était gouverneur de la ville.

En octobre 1920, il rejoint les troupes de Mustapha Kemal et c'est au cours de cette campagne qu'il découvre les réalités de l'Anatolie et du monde paysan.

Par la suite, lors de ses nombreux et longs séjours en prison (il passera douze ans d'affilée dans les prisons de Çankiri et Brousse), il côtoiera des bergers, des artisans, des étudiants, des ouvriers et pourra approfondir sa connaissance du peuple. Il en résultera l'une des entreprises poétiques les plus ●●●

1. André Comte-Sponville.

2. Pour les citations de Nazim Hikmet : *C'est un dur métier que l'exil* (Le Temps des Cerises), *De l'espoir à vous faire pleurer de rage* (éditions Parangon).



●●● audacieuses du siècle : l'écriture des *Paysages humains*, une épopée (dénuée de toute emphase) des anonymes en même temps qu'une histoire de la Turquie contemporaine, dans l'écriture de laquelle Nazim dépasse les distinctions traditionnelles entre vers et prose.

Ce qui frappe à la lecture de ces poèmes (et de n'importe quel poème de Nazim Hikmet), c'est l'impression de transparence, de simplicité.

Il faut bien sûr beaucoup d'art pour atteindre cette simplicité. Mais ce n'est pas qu'une question d'art. Ou alors, c'est d'art de vivre qu'il s'agit. Pour Nazim Hikmet, comme pour tous les révolutionnaires, la simplicité est vertu. Elle va avec la fraternité.

Pour revenir à notre devise nationale, la fraternité est en effet sans doute la valeur la moins évidente, mais elle est essentielle. Elle inclut la solidarité ; mais elle dit plus. On peut se montrer solidaire de ceux qui sont plus faibles et perçus comme inférieurs à vous. (C'est d'ailleurs souvent le sens actuel du mot "solidarité" qu'on tend à lui préférer aujourd'hui mais qui n'est que la forme moderne de la charité). Alors que la fraternité suppose l'égalité. Elle repose sur la solidarité dans un combat commun contre l'adversité. Et elle implique l'attention aux autres et l'amitié. Même avec ceux que l'on a pas choisis mais que la vie a placés sur votre chemin, comme des frères et des

sœurs, ou des compagnons de cellule. Nazim Hikmet est le poète de la fraternité. Fraternel, il le fut dans ses écrits et, semble-t-il, aussi dans ses actes.

Ses lettres de prison (publiées sous le titre *De l'Espoir à vous faire pleurer de rage*) le montrent toujours préoccupé du sort de ses camarades emprisonnés ailleurs, toujours en train de chercher à leur faire passer de l'argent ou des livres... Cette fraternité est une passion dévorante. « *Si je ne brûle pas / si tu ne brûles pas / Si nous ne brûlons pas / Comment les ténèbres / deviendront-elles clarté ?* » "Comme Kerem" », 1934).

Ce sentiment de la fraternité n'a rien d'une attitude molle et angélique, d'un amour béat pour l'humanité telle qu'elle est. Elle passe aussi par la critique «fraternelle» de ce qui ne va pas.

Son célèbre poème "La plus drôle des créatures", qu'ont chanté Yves Montant et plus récemment Bernard Lavilliers, le dit assez clairement : « *Comme le scorpion mon frère, tu es comme le scorpion... comme le moineau dans ses menues inquiétudes... comme le mouton... Et s'il y a tant de misère sur Terre, c'est grâce à toi mon frère...* »

Mais Hikmet ne désespère pas de l'humanité. Il a vécu l'époque où le triomphe du socialisme, malgré tous les contretemps, paraissait inéluctable. Du socialisme soviétique, il a connu les grandeurs

et les petites. Sa pièce *Ivan Ivanovitch a-t-il existé ?* est une satire allègre de la bureaucratie. Il a connu le jdanovisme et il s'en est distancié. Il a connu le triomphe de Staline et sa chute. Et dans son poème "Autobiographie" il écrit : « *Je n'ai pas été écrasé par les idoles qui tombent.* »

L'espérance qu'a conservée jusqu'au bout Nazim Hikmet, c'est celle d'une humanité heureuse et fraternelle.

Cette fraternité là le fait bien sûr aimer son peuple, mais d'un amour qui est un patriotisme internationaliste. (Ce qui le conduira notamment à condamner le génocide des Arméniens). « *Qui n'aime pas son propre pays et les travailleurs de son pays est incapable d'aimer le monde entier et les travailleurs de ce monde, et qui n'aime pas le monde et les travailleurs du monde entier est incapable d'aimer son pays et les travailleurs de son propre pays. Et qui ne sait pas aimer ne peut s'occuper de littérature ou de peinture ou d'architecture* », écrit-il, le 9 novembre 1943, dans une lettre au jeune écrivain Kemal Tahir, comme lui en prison.

Et dans *Un étrange Voyage*, il dit :

« *Le pays que je préfère est la terre entière / Quand viendra mon tour recouvrez-moi de la terre entière.* »

● Francis Combes



La fièvre monte ...

Les difficultés sociales et politiques du Brésil ne datent pas de la coupe du monde du football. Les populations les plus concernées ressentent d'autant plus le fossé entre les fonds investis pour la coupe et les manques vécus au quotidien. Les mesures sécuritaires renforcées visent maintenant toute la population, mais n'oublions pas que la lutte contre les mafias de la drogue, en particulier dans les *favelas*, n'a pas été sans "effets colatéraux" sur la population elle-même, avant la Fifa.

Solidarité avec les Brésiliens, oui. Mais quand dans une tribune de *Libération* (10/05/2014) des universitaires affichent "Boycottons le football et la Fifa", et concluent que « *jamais le football ne sera une forme d'émancipation* », sans être fan de foot, on peut se demander quelle fièvre mène à de tels raccourcis. Un cas parmi d'autres.

Gérard Perreau-Bézouille qui s'investit activement dans la Fédération des clubs omnisports, a signalé à *Cerises*, deux titres, entre autres, « *des éléments de réflexion un peu plus mesurés et respectueux de la diversité des composantes de la société (les sportifs et ceux qui aiment le sport et suivent ses événements sont des dizaines de millions) que les appels qui tordent le trait et sont donc réducteurs* ». Extraits des présentations.

● Michèle Kiintz

Le football brésilien



Regards anthropologiques,
géographiques et sociologiques
Éd. L'Harmattan
218 p. -19,5 €

Écrit par un collectif d'universitaires français, italien et brésiliens, le livre présente d'abord une brève histoire du football brésilien. Y sont analysés les mouvements migratoires des footballeurs professionnels brésiliens, les zones et les frontières dans la circulation globale des footballeurs et la part d'ombre dans le football brésilien. Sont abordées les centralités urbaines en relation avec les clubs de football brésiliens pour conclure sur une réflexion sur le paysage et l'identité à travers les stades brésiliens. Nombreuses cartes, figures et photographies.

L'invention du Brésil



De crises en crises, un géant qui s'affirme
Jean-Jacques Fontaine
Préface de Jean-Pierre Langellier
Éd. L'Harmattan
268 p., 28 €

Le modèle de gouvernement mis en place par le Président Lula da Silva et le Parti des Travailleurs en 2003 s'essouffle. Il a permis de sortir 30 millions de personnes de la pauvreté, mais aujourd'hui l'économie stagne, les programmes sociaux marquent le pas, un mécontentement général se fait jour. Comment sortir de l'impasse ? L'auteur, journaliste, a été correspondant au Brésil dans les années 1980 avant de rejoindre la Télévision suisse romande. Depuis 2007, il vit à Rio d'où il rédige le blog d'information Vision Brésil : <http://visionbresil.wordpress.com>.



**Appel - pétition pour une
appropriation collective d'Alstom**

Pour lire le texte et pour le signer :
<http://www.appel-alstom.fr>

C'est dans le Sud qu'ça s'passe.

Ensemble ! tiendra du lundi 25 août au vendredi 28 août sa première Université d'été, à Pau, dans les Pyrénées orientales. Son thème : "Travaillons - ensemble ! - à la perspective de l'émancipation..." Au menu : tout plein de débats, des moments artistiques et culturels, des soirées thématiques et des rencontres avec de nombreux invités issus de toute la gauche de gauche, d'expériences. Les premières infos sont sur www.comunistesunitaires.net, rubrique "Initiatives" et les prochaines seront sur le site ensemble-fdg.org. Les inscriptions sont ouvertes !



● **Une victoire pour la liberté de recherche et le droit**, déclare le SNESUP-FSU le 11 juin dans son communiqué à l'annonce du jugement rendu par la Cour suprême de Turquie. Sociologue, féministe et militante des droits de la personne humaine,

Pinar Selek a subi depuis 16 ans prison, torture et condamnations à répétition qui l'ont contrainte à l'exil. Depuis 16 années une intolérable persécution politico-judiciaire. La Cour vient d'annuler sa condamnation à la prison à perpétuité. Il reste à obtenir l'acquiescement définitif et à la réhabilitation de la sociologue turque. Au-delà de Pinar Selek, cette première victoire - encore fragile - est celle aussi de tous les militants de l'émancipation en Turquie.



● **Elles et ils disent non** au Grand Marché transatlantique (GMT, ou TAFTA en anglais) : des communes, des départements, des régions. Un "partenariat" de commerce et d'investissement qui vise à légaliser la loi des multinationales, entre autres. Retrouvez-en la liste sur <http://stoptafta.wordpress.com/>. Voir aussi le billet de Pierre Zarka sur www.comunistesunitaires.net, rubrique "Monde, Europe".

Cerises

publication de l'Association des communistes unitaires

- Noyau -

Gilles Alfonsi, Gilles Boitte, Michèle Kiintz, Roger Martelli, Philippe Stierlin, Catherine Tricot, Pierre Zarka.

cerises@plateformecitoyenne.net

Abonnement gratuit en ligne : <http://plateformecitoyenne.net/cerises>

www.cerisesenligne.fr



MEDIAPART



twitter

